

JEAN-CHRISTOPHE CHARTIER
avec Valérie Ciaglo

SOLITUDE À DEUX

Préface de David Bouyer-Wehrle

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-38441-312-6

Dépôt légal : septembre 2022

À Amaury & Pierre-Alexandre.

*Il faut accepter le passé sans regret,
gérer le présent avec confiance,
envisager le futur sans crainte...*

« La vie est bien trop courte pour perdre son temps à se faire une place là où l'on n'en a pas, pour démontrer qu'on a ses chances quand on porte tout en soi, pour s'encombrer de doutes quand la confiance est là, pour prouver en amour à qui n'ouvre pas les bras, pour performer aux jeux de pouvoir quand on n'a pas le goût à ça, pour s'adapter à ce qui n'épanouit pas.

La vie est bien trop courte pour la perdre à paraître, s'effacer, se plier, dépasser, trop forcer.

Quand il nous suffit d'être, et de lâcher tout combat que l'on ne mène bien souvent qu'avec soi, pour enfin faire la paix, être en paix.

Et vivre. En faisant ce qu'on aime, auprès de qui nous aime, dans un endroit qu'on aime, en étant qui nous sommes. Vraiment. »

Alexandre Jollien

« Le temps s'est écoulé comme une rivière, je ne l'ai pas vu passer ! J'ai compté mes années et j'ai découvert que j'ai moins de temps à vivre ici que je n'en ai déjà vécu.

Je n'ai désormais pas le temps pour des réunions interminables, où on discute de statuts, de règles, de procédures et de règles internes, sachant qu'il ne se combinera rien...

Je n'ai pas le temps de supporter des gens absurdes qui, en dépit de leur âge, n'ont pas grandi.

Je n'ai pas le temps de négocier avec la médiocrité.

Je ne veux pas être dans des réunions où les gens et leur ego défilent.

Les gens ne discutent pas du contenu, à peine des titres.

Mon temps est trop faible pour discuter de titres.

Je veux vivre à côté de gens humains, très humains.

Qui savent sourire de leurs erreurs.

Qui ne se glorifient pas de victoires.

Qui défendent la dignité humaine et qui ne souhaitent qu'être du côté de la vérité et de l'honnêteté.

L'essentiel est ce qui fait que la vie vaut la peine d'être vécue.

Je veux m'entourer de gens qui savent arriver au cœur des gens. Les gens à qui les coups durs de la vie ont appris à grandir avec des caresses minces dans l'âme.

Oui... J'ai hâte... de vivre avec intensité, que seule la maturité peut me donner.

J'exige de ne pas gaspiller un bonbon de ce qu'il me reste...

Je suis sûr qu'ils seront plus délicieux que ceux que j'ai mangés jusqu'à présent – personne n'y échappe, riche, pauvre, intelligent, démuné... »

André Gide

Préface

Ce livre pourrait être sous-titré « De l'insurgé à l'acceptation paisible » ou bien encore « Mon passager noir ». C'est en cela que je considère la lecture de cette autobiographie comme une aide précieuse et un véritable message d'espérance et de détermination qui transpire tout au long du récit.

Cette histoire vraie, incroyable et douloureuse à bien des égards, se trouve remarquable par la spontanéité et la véracité avec lesquelles l'auteur s'exprime, se nichant au cœur du ressenti. De ce fait, le lecteur peut aisément s'y reconnaître. L'honnêteté et l'authenticité avec laquelle cette autobiographie a été écrite sont poignantes. Je présume que de nombreux lecteurs peuvent s'y retrouver dans les interrogations, les révoltes qui sont exprimées dans ce récit. Les épreuves ne manquent pas. On y découvre les tourments d'une enfance solitaire et incomprise..., d'une adolescence parfois pénible et mal dans sa peau, les approches maladroitement envers la gent féminine. Une vie ponctuée de rencontres sentimentales aux carrefours professionnels et des intersections du destin, des choix difficiles, des bris de circonstances opportunes le plus souvent orchestrées par un mental amoureux couvé par l'emprise féminine. Des regrets ? Jean-Christophe le concède sans toutefois trop s'attarder sur de la culpabilité. Car avec l'âge avançant, la jeunesse endiablée s'efface au profit d'un constat de vie qui repose sur la sagesse.

Plus tard, surgit la difficulté au quotidien de s'occuper avec amour d'un corps qui s'échappe de la sphère du contrôle... la révolte face au handicap, l'envol des rêves perdus, la disponibilité nécessaire pour créer un dialogue au-delà du silence... puis le divorce de l'âme... une vie qui trépassé... le deuil... le suicide d'une relation amoureuse... le désespoir...

Puis, insidieusement, arrivent l'épuisement, le surmenage et les doutes...

Des changements s'amorcent grâce à des rencontres « inattendues ». D'aucuns s'empresseront de souligner la forme d'un destin, d'autres des synchronicités placées sous l'égide d'un univers en folie qui percute l'homologue intérieur de Jean-Christophe, et la création d'une résilience pour s'accueillir. L'auteur évoque le départ de la France pour se retirer vers un lieu sécuritaire qu'il connaît bien pour l'apprécier, vital pour se retrouver et se ressourcer, s'accepter dans sa souffrance, puis l'engagement sérieux dans une thérapie. Un changement intense se prépare dans le creuset de la douleur. C'est d'abord l'effondrement des anciens fonctionnements et mécanismes psychiques, et une remise en cause complète avec le sentiment d'être perdu. Errance psychologique, morcellement... Enfin, le courage d'atteindre ses dynamismes profonds... La rencontre de l'ombre en soi, de son passager noir et du « pire en soi que l'on se cache habituellement à soi-même et aux autres » laisse peu à peu apparaître une lumière intérieure, la conscience et la clarté qui vont permettre la découverte progressive d'une nouvelle façon de voir l'existence. Acceptation de soi, des autres comme ils sont, et de la vie telle qu'elle est, amenant le consentement de l'instant présent à révéler un bonheur plus paisible. Acceptation et béatitude profonde d'une vie qui s'est enfin trouvée dans sa bonhomie, qui accueille le moment actuel dans toute son intensité.

Un nouveau regard apparaît sur le monde avec la découverte de joies simples non onéreuses que sont l'amitié, la nature, les gestes ordinaires du quotidien vécus dans toute leur force. Tout cela dans une « conscience ouverte » sur l'instant, le moment présent sans attente, sans jugement, sans comparaison, source connue d'une paix plus inconditionnelle.

C'est donc en août 2016 que je rencontre Jean-Christophe à l'Abbaye de Villeneuve située dans la commune de *Les Sorinières* en Loire-Atlantique. C'est au milieu d'un cadre élégant et raffiné que je rencontre mon hôte qui s'impatiente nerveusement sur cette table blanche. Il est à sa place, splendide et distingué. Il a fière allure. À l'époque, je suis directeur d'une agence d'intelligence économique à Nantes et ce rendez-vous appelle de sa part plusieurs questionnements dans sa sphère

professionnelle. Sa quête se révèle purement intellectuelle et éloignée des concepts d'une intrusion légale d'une vie privée que peut aborder ce métier. Je découvre face à moi un chercheur, assoiffé de connaissances.

Au fil du temps, parmi des conseils avisés et divers débats articulés autour des valeurs qu'inspire la vie dans sa respiration quotidienne, ces rencontres se transforment peu à peu en une amitié.

De nos échanges, nous apprenons à connaître l'autre, écartant toutefois cette prétention de lire en lui, bien que nos schémas égotiques nous y emmènent. Jean-Christophe est une personne inspirante et cette autobiographie se dessine au travers d'une passionnante aventure humaine, dans le reflet d'une existence qui me pousse à la qualifier comme extraordinaire. Car elle se classe dans la nébuleuse des attractions informelles que recèlent les spectres du secret, de l'inattendu, de l'incroyable et de l'inavouable. D'aucuns déclareront un climat ésotérique en prétextant un karma qui bouscule une vie boulimique. Tandis que d'autres, plus circonspects, vont s'asseoir sur le siège rationnel qu'apporte une vie conditionnée aux lois de l'univers. Ils clameront la malchance, la guigne voire le fatalisme qui entérine le point final d'une existence incomplète à leurs yeux.

Par l'entremise de cette bâtisseuse de mots et peintre d'une histoire, l'écrivaine biographe Valérie CIAGLO mène le rythme et la sonorité qu'elle voue au récit qui se dépose en douceur pour se renforcer sur le fil des expériences de Jean-Christophe. Dans une extrême précision, elle parvient habilement à métamorphoser cette narration en un déluge de sentiments qui nous prend littéralement les tripes.

Tout ceci au travers de l'apparition de ses peurs souvent dévorantes, obsessionnelles. Peurs ? Intuitions ? Prémonitions ? Qu'importent ces assauts émotionnels, puisqu'ils s'évanouissent le temps que la magie opère grâce au spectacle que peut offrir l'événement des 24 Heures du Mans. Une passion tatouée dans son ADN qui expose une euphorie incommensurable. C'est un amoureux de ces courses automobiles, un accidenté par la vie, un pilote exceptionnel aux commandes de son véhicule

terrestre aux pièces défaillantes. Et prisonnier d'un mécanicien redoutable, son mental.

Son affectivité se trouve mise en exergue dans un environnement violent et chaotique. Ses implications empathiques, la loyauté envers ses attachements sentimentaux, ses passions politiques, son aversion à l'iniquité, son association à la douleur et aux cris d'une guerre qui frappe aux portes de l'Europe configurent un homme investi dans une démarche de commisération et humanitaire. Un monde se crée dans lequel il balise des points d'ancrage de son existence. Par sa sensibilité, il nettoie ses sentiers négligés, les redécouvre, les traces... et cherche à atteindre la joie que produit une vie défaite de ses propres critiques. Cette aventure d'une intimité poétique où la prestance du récit nous attire à errer sur le territoire de l'admiration, nous pousse de plus en plus vers l'humilité.

À l'image de l'ecballium, cette plante dont les fleurs se caractérisent par ses fruits explosifs, Jean-Christophe projette sa vie, ses doutes et ses souffrances, ses joies et ses accomplissements, dans la musicalité de son âme, d'une sincérité bouleversante et magnifique.

Sa voix, qui résonne fort, fait danser en écho l'espoir, que la combativité repousse la résignation, que l'effort nourrit l'esprit au point qu'elle s'élève au-dessus du supplice des épreuves, pour ne plus la ressentir et la vivre. Je suis convaincu qu'elle germera dans le cœur et l'âme de chaque lecteur.

David BOUYER-WEHRLE

<https://www.productions-bw.com/>

Chapitre I : Un fils d'ouvrier

Mon premier « vrai » souvenir d'enfance remonte au samedi 10 juin 1978 :

Je m'en souviens parfaitement car je pénétrais pour la première fois dans l'enceinte du circuit des 24 Heures du Mans ; très heureux mais avec une certaine appréhension néanmoins.

J'avais tout juste onze ans et rêvais de ce moment depuis si longtemps...

J'avais toujours vécu sur les hauteurs de la ville du Mans, dans le quartier Prémartine, au 8 rue des Alouettes. Tout petit déjà, j'attendais, avec impatience, le deuxième week-end du mois de juin pour entendre au loin les vrombissements des voitures de course. En secret, je m'imaginai passer la ligne d'arrivée aux commandes d'un de ces magnifiques bolides, acclamé par un public déchaîné.

Le reste de l'année, en passionné éclairé, je dévorais les magazines spécialisés que j'allais acheter avec mon argent de poche au bureau de tabac du coin.

Ainsi, aller au *Moulin rouge* tous les mois, pour acheter le journal *Sport Auto*, était un rituel sacré auquel je souscrivais très volontiers.

J'éprouvais une certaine délectation à pénétrer dans ce café de quartier. Ah, les effluves de cigarettes américaines et de cigares !, les souvenirs olfactifs et enivrants de ces fragrances mêlées à l'odeur d'alcools divers me restent encore en mémoire.

Je me montrais déjà incollable sur les exploits de Beltoise, Larousse, Cevert, et intarissable sur la victoire de la Matra MS 670 pilotée par le célèbre duo Pescarolo et Hill en 1972 !

Mais en 1978, il s'agissait d'une édition spéciale puisque, pour la première fois, quatre Alpine Renault et des pilotes de renommée internationale tels que Jabouille, Depailler (qui venait

de remporter le dimanche 7 mai le Grand Prix F1 de Monaco sur Tyrrell-Ford 008), Pironi, Jaussaud, Jarier, Bell... allaient affronter les indétrônables Porsche de Ickx, Barth, Wolleck !

Mon père, Gabriel, ouvrier à la régie Renault, avait profité de cette occasion pour m'amener sur le circuit. Je m'y attendais d'autant moins que mes parents, tous deux catholiques, n'avaient pas hésité à organiser, quelque temps auparavant, une belle fête pour ma communion solennelle, déjeuner au restaurant et cadeaux coûteux : mon premier engagement vis-à-vis des valeurs morales de la *Bible*.

Je savourais donc chaque instant de cette splendide journée avec une intensité toute particulière et un sentiment d'appartenance à l'écurie au losange jaune et noir.

Une foule compacte grouillait sous un soleil ardent.

Les nombreux visiteurs longeaient la piste dans la poussière et dans les rires.

Les haut-parleurs diffusaient toutes les musiques disco à la mode : *Magnolias for ever* ou *Alexandrie Alexandra* de Claude François (décédé trois mois plus tôt), *You're the one that I want* du film *Grease*, *Born to be alive* de Patrick Hernandez, *The logical song* de Supertramp, *Spacer* de Sheila and B Devotion...

La voix grave et suave (reconnaissable entre toutes) de Jean-Charles Laurens, speaker officiel des 24 Heures du Mans durant des décennies, nous ramenait au déroulement de la course automobile.

C'est exactement ce jour-là que j'ai découvert ce qui fait l'ambiance unique des 24 Heures du Mans : les gens, le bruit, les odeurs d'huile de ricin, de saucisses-merguez, de frites, et bientôt la vitesse...

En préambule de la mythique course, alors que les spectateurs étaient invités à assister à la présentation de véhicules anciens mythiques, mon père m'a appelé et dit : « Tu vois, là-bas, il s'agit de Stirling Moss et d'Olivier Gendebien, deux pilotes de légende ! » Je les ai observés avec d'autant plus d'attention que je n'en avais jamais encore entendu parler.

Les moyens de mes parents ne me permettant pas de suivre la course dans les tribunes, c'est de l'autre côté de la passerelle Dunlop, du côté « des S du Tertre rouge », que mon père et moi nous sommes positionnés pour regarder passer les bolides et admirer les Alpine A 442.

Celle de Fréquelin, Ragnotti, et Dolhem, la *Calberson* N.4, fera même un tête-à-queue à quelques mètres de nous.

Toutes ces images et émotions restent gravées à jamais dans ma mémoire.

L'année 1978 allait d'ailleurs être une année inoubliable.

Mais avant toute chose, revenons rapidement sur mon enfance.

Je suis né en juin 1966, petit dernier et seul garçon de la fratrie. Ghislaine, de quatorze ans mon aînée, a quitté le domicile familial peu après ma naissance. C'est donc naturellement que je me sentais plus proche d'Isabelle malgré nos sept ans d'écart.

Mes parents formaient un couple très uni et, malgré leurs revenus modestes d'ouvrier et de femme de ménage, ils avaient réussi à devenir propriétaires d'une « mancelle » dont ils étaient très fiers, en février 1965.

Ma mère, Raymonde, n'avait que trois mois lorsqu'elle avait perdu sa maman Georgette Courant (en 1929). Elle avait été élevée par son père Jules Tronchet et deux belles-mères successives.

La dernière en date, Bernadette Nicolas, propriétaire terrienne à Ballon-Saint-Mars dans la Sarthe, avait toujours regretté que sa fille adoptive décide d'épouser « un ouvrier ».

Mon père, Gabriel Chartier (ou Gaby pour les proches), orphelin à onze ans, avait connu une enfance difficile au côté de son tuteur, l'oncle Auguste Sauvage, un cheminot, chauffeur de locomotive à vapeur, à la toute jeune SNCF créée en 1937.

Mon grand-père paternel Clément Chartier, minotier aux Moulins de Saint-Georges à l'ouest du Mans, était décédé à l'âge de trente-cinq ans en 1937 alors qu'il remplaçait la roue du camion d'un collègue de travail, à la suite de la rupture d'un cric. Son épouse (ma grand-mère), Hyacinthe Egon, allait succomber en 1939 à l'âge de trente-sept ans des suites d'une tuberculose traitée au sanatorium de Parigné-l'Évêque.

Situé au cœur d'une forêt de quarante hectares de pins et de sapins, à vingt minutes du Mans, se dresse toujours ce complexe de soins, à la façade orangée et aux toits de tuiles rouges, construit en 1933 par l'architecte Grosch. Les théories hygiénistes de l'époque considéraient que le meilleur remède contre cette terrible infection était l'air et le soleil...

Mon père Gabriel approchait la quarantaine lorsque je suis né. Bien que de nature chaleureuse, il n'était pas très proche de ce fils arrivé sur le tard. Taiseux, comme par crainte de mal faire, il semblait parfois fuir devant mes attentes de jeune garçon. Il a toujours été très protecteur néanmoins vis-à-vis son « petit gars », le sobriquet dont il m'avait affublé si affectueusement.

La montée du chômage et l'évolution de la société représentaient alors une source d'inquiétude importante. Et même si les employés de sociétés telles que la Régie Nationale des Usines Renault (la fameuse RNUR) se sentaient relativement protégés, il s'agissait d'un sujet de conversation récurrent.

La France s'engageait dans une période socialement difficile. L'impact du premier choc pétrolier, survenu après la guerre du Kippour en 1973, avait déjà affecté l'économie mondiale et chaque famille se préparait à affronter le second qui interviendrait effectivement en 1979.

Mais à cette époque, les enfants ne participaient pas aux discussions dites « d'adultes ».

Je souffrais de ce manque de communication, ne parvenais pas à trouver ma place, et finissais par m'isoler dans ma chambre avec mon chat *Minouche*, mon idéal thérapeute au poil, au ronronnement si apaisant devenu mon animal totem.

Quelques moments heureux me reviennent pourtant en mémoire : je me souviens comme si c'était hier du vélo de course qui m'avait été offert pour mes onze ans et qui me permettait d'accompagner mon père durant de longues balades à travers la campagne. J'attendais avec tellement d'impatience ces jours où nous préparions notre pique-nique et partions ensemble « entre hommes ». Nos instants de complicité étaient rares et donc particulièrement précieux.

Nous partagions le même intérêt pour la petite reine ; nos héros étaient simplement différents. Mon père me relatait les exploits de Jacques Anquetil, Federico Bahamontes, Louison Bobet, André Darrigade, Raphaël Geminiani et bien sûr Raymond Poulidor.

J'admirais les prouesses de Laurent Fignon, Bernard Hinault, Greg Lemon, Eddy Merckx, Bernard Thévenet, Joop Zoetemelk...

Nous attendions chaque année, début juillet, le Tour de France et les grandes étapes de montagne avec impatience.

Le franchissement de cols emblématiques : l'Aspin, la Croix de fer, le Galibier, le Tourmalet, le Puy-de-Dôme, le mont Ventoux, l'Iseran...

En écoutant avec délectation les commentaires affûtés de Robert Chapatte puis de l'excellent Gérard Holtz...

Sans être malheureux, une carence affective s'était fait jour, augurant un impact important sur ma vie puisqu'un problème de surpoids allait me suivre jusqu'à l'adolescence. Il faut dire que je dévorais avec envie les bons petits plats en sauce mijotés par ma maman, sans oublier les délicieuses tartines de rillettes réalisées avec fierté par ma grand-mère (rillettes que j'associais parfois avec du chocolat pour le goûter...)

Néanmoins, cela ne m'empêchait pas de jouer régulièrement au basket dans l'équipe ASPTT du Mans au poste de pivot. Je crois que le fait de devenir capitaine de mon équipe m'avait redonné un peu confiance en moi. Je trouvais peut-être de cette manière ma place au sein d'une société à laquelle je voulais appartenir.

À cette époque-là, j'étais un enfant assez réservé ; mes deux seuls copains, également fils d'ouvriers, étaient comme moi des passionnés de sport automobile.

Nous passions de longues heures à feuilleter ensemble les magazines spécialisés et à discuter de courses de F1, de rallyes, de pilotes, ou à faire des maquettes.

Outre ces deux copains, j'avais également pour amie Patricia, dont les grands-parents Berthelot occupaient la maison mitoyenne à celle de mes parents.

Mais qui était donc *Patou* ? Cette enfant à la couleur d'ébène avec laquelle j'avais été en maternelle était la fille d'une grande leader politique : Nicole Okala-Bilaï, sénatrice camerounaise et d'un haut fonctionnaire de la police française. La vie de Patricia allait d'ailleurs bientôt évoluer entre Le Mans, Paris et Yaoundé au Cameroun. Nous nous retrouvions donc ponctuellement lors des vacances scolaires d'été.

Pendant de longues années, nos destins personnels et professionnels se croiseront.

Les week-ends, ma sœur et moi nous rendions souvent chez nos grands-parents maternels, Jules et Bernadette Tronchet, maraîchers au lieu-dit *La Veillère* à Saint-Mars-sous-Ballon, à quelques kilomètres du Mans, pour ramasser légumes

et fleurs vendus ensuite sur le marché des Jacobins (à l'endroit même où en 1971, dans le film intitulé *Le Mans* de Lee H. Katzin, Steve McQueen (alias Michael Delaney) gara sa Porsche 911 S couleur noire, immatriculée S-B 2795...)

Certains dimanches également, il m'arrivait de me rendre avec mes parents et ma sœur à Sargé-lès-Le-Mans chez Yvette et Henri et leurs enfants : Martine et Gilles, déguster les mets soigneusement confectionnés par la talentueuse cuisinière qu'était Yvette.

Quel plaisir d'échanger sur l'actualité sportive avec Henri, féru de cyclisme ; il était agent de maîtrise à l'usine Renault du Mans et ami d'enfance de mon père !

D'autres amis ? Oui, bien sûr avec des images floues sur des soirées bien arrosées et quelques plans serrés sur des rires avec Raymonde et André, Valentine et Albert, ou Simone et Marcel.

Points communs : la simplicité et la joie d'ouvriers, heureux de vivre à un moment pourtant où le travail, principal facteur d'intégration et de régulation était remis en cause par l'augmentation d'un chômage qui devenait structurel.

Chaque été, nous avions l'habitude de partir chez ma sœur, Ghislaine, à Palavas-les-Flots dans le canton de Mauguio près de Montpellier en Renault 4, couramment appelée 4L, et bientôt en Renault 5 dites R5 (neuves !) pour effectuer les huit cents kilomètres qui nous séparaient, avec la carte Michelin en guise de GPS, les voix de ma sœur Isabelle et la mienne comme autoradio !...

Puis, mon père ne supportant plus la mer et la Méditerranée en particulier, nous avons découvert la Drôme, le Vercors, la Haute-Savoie... et, en 1978, nos vacances allaient prendre une autre couleur grâce à une quinzaine de jours de camping passés en Corrèze à Argentat.

Ce séjour allait sceller (et ce pour plus de quarante années) une relation très forte entre notre famille et l'Auvergne dont les habitants sont si chaleureux.

Pour les congés, nous nous rendrions désormais à Marchal, dans le Cantal, non loin de Champs-sur-Tarentaine et Montboudif, village natal de Georges Pompidou sur les hauts de l'Artense. Mes parents y louaient une charmante maisonnette.